



SERGINE  
DESJARDINS

# L'Île des exclus

ROMAN

Le best-seller québécois  
enfin en France

  
CHARLESTON  
POCHE

## L'ÎLE DES EXCLUS ISA - TOME 1

1844, Nouveau-Brunswick, Canada

La maladie maudite... Ce mal que tous craignent et voient comme une punition divine, sévit plus que jamais. Face à l'échec de la médecine, il ne reste bientôt plus que superstitions et croyances religieuses pour protéger la population décimée.

On choisit alors d'isoler les malades dans une léproserie de fortune sur la petite île Sheldrake.

C'est ainsi qu'Isabelle, une adolescente de bonne famille qu'on soupçonne à tort d'avoir développé les symptômes du terrible fléau, est arrachée aux siens. En plus de la faim, du froid et des conditions de vie épouvantables, Isa devra livrer un combat quotidien contre la terreur et l'injustice.

Tandis que sa famille, restée sur le continent, devra elle aussi apprendre à vivre avec les conséquences dramatiques de cette erreur...

**Une histoire bouleversante de courage et d'espoir qui lève le voile sur une page à la fois troublante et fascinante de notre passé...**

**Cadette d'une famille de treize enfants, *Sergine Desjardins* a passé son enfance sur une ferme, au Cap-à-la-Baleine, à l'est de Matane. Elle vit désormais à Rimouski et se consacre à l'écriture et aux conférences qu'elle donne aux quatre coins du Québec. Son roman précédent, *Marie Major*, est un best-seller international, couronné du Prix indépendant Marguerite Yourcenar.**

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-328-7



9 782368 123287

**8,90 euros**  
Prix TTC France

  
**CHARLESTON**  
**POCHE**

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)





ISA

*L'ÎLE DES EXCLUS*

TOME 1

Retrouvez l'auteur sur son site : [www.sergine.com](http://www.sergine.com)  
et sur sa page Facebook.

© Isa Tome 1 : *L'île des exclus*, Guy Saint-Jean éditeur 2014

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-328-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)  
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Sergine Desjardins

ISA

*L'ÎLE DES EXCLUS*

TOME 1

Roman

  
CHARLESTON  
POCHE



*À tous les exclus et à ceux qui leur tendent la main.*



*« La société ne serait adéquatement protégée de la contagion qu'en isolant les lépreux. C'était l'unique but du lazaret de l'île Sheldrake. Il devait d'abord rendre service à la société en servant de dépotoir à des phénomènes médicaux plutôt qu'aux lépreux eux-mêmes. Peu de citoyens montrèrent quelque empressement que ce soit dans l'encouragement d'une recherche médicale et scientifique qui aurait pu alléger les souffrances des lépreux. Le système de ségrégation en vigueur à l'île Sheldrake résista même aux abus que des enquêtes périodiques découvraient. On croyait généralement que la saleté, l'incurie et le délabrement ne mettaient pas en cause l'esprit de charité communautaire puisqu'il s'agissait de conditions propres à une colonie impure de lépreux. »*

Laurie C.C. Stanley, Impur ! Impur !  
La lèpre au Nouveau-Brunswick de 1844 à 1880.

*« Ce qu'il y avait de plus pénible pour ces pauvres infortunés, c'était l'ennui, le cruel ennui, doublé de l'humiliation publique qui semblait leur être infligée, du moment qu'on les avait séparés de la société, de leurs parents et de leurs semblables. Aujourd'hui encore, l'ennui et la honte de passer pour des lépreux sont des souffrances morales qui torturent plus cruellement les ladres de Tracadie que toutes les incommodités ou douleurs physiques qu'ils endurent. »*

*Ph. F. Bourgeois,*  
Vie de l'abbé François-Xavier Lafrance.

L'île Sheldrake est située dans la Miramichi au Nouveau-Brunswick (Canada), en face des villages d'Oak Point et de Bartibog Bridge. Les îles évoquent souvent l'enchantement et la beauté. Mais pour les lépreux qui furent séquestrés sur l'île Sheldrake de 1844 à 1849, elle ne fut guère autre chose qu'une prison maritime. Ceux qui survécurent à cette séquestration furent ensuite transférés à la léproserie de Tracadie, à une soixantaine de kilomètres de l'île.

En 1873, la découverte du bacille de la lèpre, le *Mycobacterium leprae*, constitua le premier jalon pour le traitement des malades. On doit cette découverte au médecin bactériologiste et dermatologue norvégien Gerhard Henrik Armauer Hansen (1841-1912). Cette bactérie fut l'une des premières dont le rôle pathogène a été identifié. Jusqu'à présent, les recherches tendent à démontrer que l'humain ainsi que les singes d'Afrique et les tatous d'Amérique seraient porteurs de cette bactérie.

En 1935, Daniel Bovet de l'Institut Pasteur a isolé le sulfone du dapsoné. Ce composé chimique a permis de s'attaquer efficacement à cette maladie.

Les progrès de la science et de la médecine ont fait en sorte qu'aujourd'hui, une personne atteinte de la lèpre n'a plus à subir, si elle est soignée à temps, les terribles conséquences de cette maladie. Ce n'est qu'en 1954 que la lèpre a été considérée comme un problème de santé publique. À partir de cette année-là, une structure de prise en charge des malades a été développée.

La léproserie de Tracadie ferma ses portes en 1965.

*« Qu'en aurait-il été de moi ce jour-là, me suis-je parfois demandé, s'il ne s'était subitement trouvé quelqu'un, comme en tant d'autres fois où j'en eus le plus grand besoin, pour me porter secours ? »*  
*Gabrielle Roy, La Détresse et l'enchantement.*

*« Il savait que cette peine vivrait désormais toujours quelque part dans son cœur. Il avait atteint l'âge où l'on sait que certaines choses nous accompagnent jusqu'au bout. »*  
*Michel Jean, Le Vent en parle encore.*



## PROLOGUE

PRINTEMPS 1909, BAIE DE RIMOUSKI.

**L**es centaines d'oies des neiges qui se balançaient sur la mer houleuse et sombre s'envolèrent soudain en lançant des cris qu'un vent furieux emporta loin de toute oreille humaine. Comme si elles ne formaient qu'un seul corps, elles mirent le cap sur l'île Saint-Barnabé, tout près, à peine à quelques coups d'ailes.

Dans sa petite maison de l'île, si proche de l'eau que, du balcon, on avait parfois l'illusion d'être sur un bateau voguant sur une mer étale, Isabelle tendit l'oreille et regarda par la fenêtre. Un frisson la parcourut. L'arrivée des oies était toujours une fête.

Le temps était à l'orage. Le ciel était si bas que les arbres géants semblaient percer les nuages. Qu'importe ! Isabelle s'habilla à la hâte et sortit,

aussi excitée que la première fois où elle avait vu des oies blanches. Pourtant, vivant sur l'île une partie de l'année, elle avait souvent eu l'occasion de les observer. Portées par les vagues, ou par le vent, ou encore par leur instinct, elles venaient se reposer sur le rivage, à quelques encablures de chez elle.

Isabelle savait déjouer leur vigilance. Encore agile malgré son âge avancé, elle s'approcha à pas de loup et se cacha derrière le foin de mer. Elle y resta longtemps, immobile. Elle ne se lassait pas de les observer et de les écouter cacarder. Sans doute les aimait-elle autant parce qu'elles incarnaient des leçons qu'elle-même avait, à peine sortie de l'enfance, apprises de bien cruelle façon. Solidaires, loyales, toujours unies dans un même effort, aucune oie ne parasitait les autres. Pour s'en convaincre, il suffisait de les voir, en plein vol, prendre à tour de rôle la place astreignante du gouvernail. Cette même solidarité, à moins que ce ne soit de l'amour, les poussait aussi à ne jamais abandonner l'une d'elles, dans le cas où celle-ci ne pourrait plus voler à cause d'une blessure, de la maladie, ou de la vieillesse. Pendant longtemps, Isabelle avait côtoyé des personnes qui ne pouvaient se vanter d'en faire autant.

Soudain, la pluie tomba drue. Isabelle courut jusqu'à sa maison, alluma le foyer et prit le livre à la couverture mordorée qui traînait sur sa table. C'était le seul livre qu'elle avait écrit. Certes, la rédaction de ses mémoires avait réveillé de douloureux souvenirs. Elle n'en était pas moins fière de l'avoir menée à terme. Les lettres qu'elle recevait de ses lecteurs lui confirmaient qu'elle avait fait œuvre utile : elle était la preuve vivante que l'on peut se relever des

pires épreuves. Ceux qui avaient lu l'histoire de sa vie lui répétaient la célèbre formule du philosophe Nietzsche : « Tout ce qui ne tue pas rend plus fort. » Elle acquiesçait du bout des lèvres.

Elle savait que c'était à moitié vrai : l'accumulation de blessures peut tout aussi bien fragiliser. Elle croyait plutôt que les rencontres et les liens que l'on crée sont déterminants dans une vie. Pendant l'épreuve et après en être sortie, elle avait eu la chance d'être entourée de personnes aimantes. Et d'animaux aussi : elle ne sous-estimait pas l'influence qu'ils avaient eue dans sa vie. Progressivement, elle avait appréhendé la vie joyeusement et avec plus de légèreté. Elle avait aussi la conviction que la souffrance, si elle peut rendre amer et barricader les cœurs, humanise la plupart des gens. Elle pensait comme l'écrivain Nathaniel Hawthorne ; elle venait de terminer la lecture de son magnifique ouvrage, *La Lettre écarlate*, et elle avait noté ce passage qui reflétait ses propres pensées : « Il manquait à la petite fille ce qui manque toute leur vie à bien des grandes personnes : un chagrin qui la toucherait profondément et ainsi l'humaniserait, la rendrait capable de sympathie. »

Isabelle alla s'asseoir à son bureau, prit sa plume et écrivit à la journaliste qui lui avait fait une requête :

*Oui, ma chère dame, vous pouvez me citer dans votre article. Je vous demande seulement de ne pas révéler mon nom de famille. Comme vous le savez, j'ai signé mon livre Isa à Gus. Je ne l'ai pas fait seulement parce que c'est la coutume au pays de mon enfance, mais surtout parce qu'avoir vécu parmi les lépreux a entaché mon nom d'inf-*

*mie. Je ne veux pas que mes enfants et mes petits-enfants portent le poids écrasant de cette honte. De toute façon, comme l'a écrit Shakespeare, « Qu'y a-t-il dans un nom ? Ce que nous appelons rose, par n'importe quel autre nom, sentirait aussi bon. »*

Avant de ranger le livre qu'elle avait écrit, elle l'ouvrit et relut son avant-propos :

*Je sème la terreur, la laideur, la mort, la discorde, la honte, la détresse, l'exclusion.*

*Je frappe indifféremment le riche ou le pauvre, le vieillard ou l'enfant, l'homme ou la femme.*

*Je défigure, mutile, isole, exacerbe la libido et blesse.*

*Je transforme les gens au point où une mère ne reconnaît plus son enfant, une femme, son époux, un homme, sa fiancée.*

*Je me moque des médecins qui me confondent avec la syphilis, la peste ou certaines maladies de la peau.*

*Je me ris des grands de ce monde, même du roi Louis XIV qui, jadis, a envoyé ce qu'il croyait être le dernier groupe de lépreux à l'hôpital Saint-Mesmin, près d'Orléans.*

*Imprévisible, je disparaissais et réapparais quand bon me semble.*

*On m'appelle la maladie de Hansen ou l'éléphantiasis des Grecs.*

*On pourrait tout aussi bien m'appeler douleur, honte, souffrance, désarroi et désespoir.*

*Je suis la lèpre.*

TRACADIE, 14 AVRIL 1844.

**L**a maison de Charlotte et Gus était la plus belle du village. De style victorien, ses multiples fenêtres s'ouvraient sur la baie de Tracadie où les dunes de sable étaient une caresse pour les pieds. Bien que la maison soit imposante, ceux qui y habitaient étaient si joyeux qu'on s'y sentait parfaitement à l'aise. On y respirait la joie de vivre et le bonheur. Le père François Lagardière s'y arrêtait chaque jour. Il y venait si souvent qu'il ne sentait plus le besoin de toquer à la porte avant d'entrer. Cela irritait Charlotte, mais elle s'en accommodait. D'autant plus qu'elle imputait son indélicatesse au fait qu'il avait souvent les mains chargées.

Les Tracadiens étaient habitués à voir leur curé, parcourant les villages alentour, le plus souvent à pied, emportant avec lui une petite boîte de bois en forme de chapelle, contenant tout ce qu'il lui fallait pour célébrer la messe chez les malades : une pierre d'autel, un calice et divers ornements sacrés.

Peu après son arrivée à Tracadie, il n'avait pas tardé à se lier d'amitié avec Gus. Avec lui, il se sentait en pays connu. Gus était né à Kamouraska, un village où le père François avait passé une partie de sa vie.

Ils s'étaient découvert d'autres points communs. Avant d'épouser Charlotte, Gus avait été capitaine de bateau, comme l'aïeul du père François, un officier de l'armée britannique. Les deux hommes parlaient souvent de la mer et des grands navires. Au début, le curé ne discutait pratiquement qu'avec Gus, mais il avait ensuite découvert en Charlotte une excellente musicienne et une femme dont l'intelligence ne cessait de l'étonner, lui qui, comme beaucoup d'hommes de ce temps-là, estimait que les femmes en étaient dépourvues. Charlotte lui avait confié que si elle avait été un homme, elle serait devenue médecin.

Cet intérêt pour la médecine les avait beaucoup rapprochés : avant d'étudier la théologie, François avait exercé cette profession. Il racontait cependant que l'épidémie de choléra qui avait sévi à Montréal lui avait ouvert les yeux sur sa véritable vocation. Lorsqu'il se dévouait nuit et jour auprès des malades, impuissant à leur apporter d'autres secours que la prière, il avait décidé de se faire prêtre. Mais à Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick, où il avait eu sa première cure avant de venir à Tracadie, il avait vite constaté que ses ouailles le consultaient plus souvent en espérant qu'ils règlent leurs ennuis de santé plutôt que les maux de leurs âmes. Le père François ne s'en formalisait pas trop. D'autant plus que plusieurs malades croyaient que ses prières avaient aussi un rôle à jouer dans leur guérison.

Des lépreux vivaient à l'écart des villages du Nouveau-Brunswick depuis une cinquantaine d'années. Pourtant, le père François n'avait entendu parler d'eux que plusieurs mois après son arrivée dans ce coin de pays. Il avait observé la même chose lors de l'épidémie de choléra : au début de la contagion, on faisait comme si elle n'existait pas. On essayait de ne pas la voir, comme si, en l'ignorant, on se prému-nissait du danger. D'autant plus qu'on racontait que ceux qui attrapaient le choléra étaient des peureux. Et des gourmands aussi. On mangeait donc peu, allant jusqu'à jeûner des jours entiers, devenant du même coup plus faibles et vulnérables.

Le père François était le seul qui voulait soigner les lépreux. Les autres étaient terrifiés par les effets horribles de cette maladie. Lui, se sentait protégé : Dieu était à ses côtés. Il était son armure.

La première fois qu'il avait parcouru à cheval les villages de Tabusintac et Néguac, il avait vu des commissaires des pauvres qui déposaient de la nourriture et du bois à quelques pieds des huttes des lépreux. Ils criaient « Nous sommes passés » et s'éloignaient aussitôt. Le père François, lui, ne craignait pas de s'approcher des malades. Dès qu'il pénétrait dans les huttes, une forte odeur le prenait à la gorge. Une odeur qui lui donnait la nausée. Il savait qu'il ne pouvait pas seulement en imputer la cause à la saleté des lieux : la lèpre, comme bien d'autres maladies, a une odeur. Mais celle de la lèpre est indescriptible : rance et répugnante, comparable à aucune autre. Une odeur qui s'incruste. Une odeur indélogeable.

Le père François savait mieux que quiconque faire des pansements avec délicatesse, mais il ne

trouvait pas toujours les mots qui auraient pu un tant soit peu consoler ces personnes si durement frappées par le destin. Il pensait en silence leurs plaies ouvertes où grouillaient parfois des vers. Il priait Dieu afin que rien ne transparaisse dans son visage des émotions qui l'assaillaient : il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine répulsion devant ces êtres défigurés ou mutilés par la maladie.

\*\*\*

— Je vais à Pokemouche. Je me suis arrêté en passant. J'ai toute une nouvelle à t'apprendre ! dit-il à Charlotte qu'il venait de trouver à la cuisine.

— Bonjour François, répondit-elle en refermant vite sa blouse. Elle la déboutonnait parce qu'il faisait chaud auprès du poêle, mais aussi, et peut-être même surtout, parce qu'elle titillait les sens de son mari quand il la trouvait ainsi, la poitrine à moitié dénudée. Adéline, la servante, entra sur ces entre-faites et salua cérémonieusement le père François en faisant une petite révérence.

— Assieds-toi, dit Charlotte.

Leur amitié était telle qu'elle avait cessé de l'appeler « Monsieur le curé » et de le vouvoyer. Bien sûr, cela choquait quelques esprits chagrins, mais Charlotte n'accordait guère d'importance aux comérages et aux convenances.

— Merci bien, répondit le prêtre en déposant ses effets sur la table.

— Un bon thé chaud te fera du bien, indiqua Charlotte en regardant sa servante.

— Je le sers tu'suite, badame.

Charlotte ne put réprimer un sourire. Elle avait si souvent repris Adéline :

— Madame, Adéline. Pas Badame.

Rien n'y faisait.

— Oui, c'est frisquet ce matin, dit François en ébouriffant les cheveux de Juliette.

La fillette interrompit sa lecture et lui sourit. Habituellement, le père François ne s'intéressait guère aux enfants, mais avec Juliette, c'était différent. Elle avait réussi à l'impressionner dès l'âge de quatre ans parce qu'elle savait déjà lire, écrire et compter. Le fait qu'elle ressemble comme deux gouttes d'eau à Charlotte n'était sans doute pas étranger à l'intérêt qu'il lui portait.

Le père François s'assit à la table auprès de Juliette pendant qu'Adéline et Charlotte y déposaient de quoi le sustenter. Il regarda avec appétit l'assiette remplie de biscuits à l'avoine, ses préférés. Adéline versa le thé fumant dans les tasses de porcelaine et Charlotte vint s'asseoir auprès de son ami. Elle se doutait bien qu'il allait lui parler de la lèpre. Depuis deux mois, un comité, composé du père François ainsi que des docteurs Key, Tolverdy, Skene et Gordon, enquêtait sur cette terrible maladie qui frappait le nord du Nouveau-Brunswick depuis cinquante ans.

Mais François ne semblait pas pressé de parler. En engouffrant plusieurs biscuits, il feuilleta un moment le livre de Juliette. Charlotte savait qu'il évaluait s'il s'agissait d'un « bon livre » : de ceux qui n'offensent pas la morale.

— Comme tu le sais, dit-il enfin en remettant l'ouvrage à Juliette, le docteur Alexander Key est allé

en Europe afin d'étudier les symptômes de la lèpre qu'il appelle « la lèpre noire » ou « l'éléphantiasis des Grecs ». Il a trouvé en Norvège des cas identiques à ceux qu'on trouve ici. Il nous a convaincus de la nécessité d'ouvrir une léproserie afin d'éviter que cette maladie ne se propage. Hier, l'Assemblée législative a voté une loi. Celle-ci autorise que soit versée la somme de mille livres sterling et qu'une commission de santé soit créée afin d'administrer la léproserie. Je ferai partie de cette Commission, ou de ce Bureau de santé, comme on l'appelle aussi.

— Enfin, on va s'occuper de ces pauvres lépreux laissés à eux-mêmes ! s'exclama Charlotte. Mais je ne peux m'empêcher de penser que l'Assemblée législative a enfin bougé parce qu'un riche commerçant de Tracadie a fait des pressions pour qu'on s'occupe d'eux.

— Je sais de qui tu parles. Inutile de le nommer, répondit François. C'est vrai qu'il a usé de son pouvoir. Avant que son neveu n'attrape la lèpre, il n'a pas levé le petit doigt.

— Je ne peux pas croire qu'il t'ait laissé te démenner aussi longtemps sans rien faire.

Charlotte savait bien que le père François était le seul qui osait se dévouer auprès des lépreux. Touchée elle aussi par leur sort et sincèrement désireuse de leur apporter de l'aide, elle avait d'abord tenté de le convaincre de la laisser l'accompagner :

— Je pourrais nettoyer leur hutte, laver leurs vêtements, avait-elle dit.

— Tu n'y penses pas, tu pourrais l'attraper et contaminer ta famille, avait-il répondu, subitement en colère.

Sa vive réaction avait surpris Charlotte. Certes, elle n'ignorait pas que son ami avait parfois si méchant caractère que personne n'aurait osé lui reprocher quoi que ce soit, mais la violence de sa réaction l'avait déconcertée. Lui-même en avait paru gêné. Il devait bien s'avouer qu'il ne pouvait supporter l'idée qu'un si beau visage que celui de Charlotte subisse les ravages de la lèpre. Il avait chassé cette pensée et lui avait dit qu'il ne serait vraiment pas convenable qu'une femme parte seule pendant des jours avec son curé. Même si, au fond de lui-même, il rêvait d'une telle intimité... Charlotte, qui se moquait des convenances et qui ignorait la nature des sentiments du prêtre, avait encore argumenté :

— Le docteur Key a dit que cette maladie est sans doute contagieuse, mais que seuls les plus vulnérables l'attrapent, et moi, je suis en très bonne santé, je n'ai même jamais eu un rhume.

Le père François n'avait rien voulu entendre. Il n'osait nommer ce qu'il éprouvait pour elle, mais il savait une chose : il voulait la protéger. Il n'était pas question qu'elle prenne le risque, si minime soit-il, d'être contaminée. Il avait trouvé un argument de poids :

— Tu dois protéger tes filles.

Charlotte s'était laissé convaincre : pourquoi risquer de gâcher son bonheur ? Elle s'estimait chanceuse d'avoir trois belles filles en santé : Fanny, quinze ans ; Isabelle, treize, et Juliette, onze.

Elle s'était donc contentée de donner nourriture et vêtements aux lépreux. Elle était finalement heureuse que le curé lui ait interdit de l'accompagner. Elle était de plus en plus effrayée par les ravages que

cette maladie causait. Rien que durant le mois de mars, sept personnes y avaient succombé. Charlotte les connaissait toutes.

Le plat de biscuits était déjà vide. Le père François passa les mains sur sa soutane afin de la débarrasser des miettes qui s'y étaient accumulées et prit une gorgée de thé. Charlotte se leva et se dirigea vers le salon. Elle revint avec le *New Brunswick Courier* :

— On parle de toi et du Comité dans ce journal, lui dit-elle en le lui tendant.

Impatient de savoir si le journaliste avait bien rapporté les propos des membres du comité, François s'en saisit aussitôt. Devinant l'intérêt d'Adéline qui s'était approchée et la sachant illettrée, il lut à voix haute :

*Les docteurs Key, Skene, Tolverdy et Gordon, ainsi que le Révérend Père François Lagardière ont quitté Chatham au matin, jeudi dernier, afin de mener une enquête sur la nature, l'origine et l'étendue de la maladie effrayante qui sévit actuellement à Néguac, Tracadie et Tabusintac. À la suite de leur enquête, ils ont rapporté qu'à leur avis, elle n'avait aucune affinité avec la scrofule...*

— C'est quoi la scrofule ? l'interrompit Adéline en rougissant, soudain consciente de son impolitesse.

— C'est une inflammation des ganglions lymphatiques ou des os. Anciennement, on l'appelait aussi la maladie des écrouelles, répondit Juliette qui, comme sa mère, se passionnait pour la médecine.

François lui sourit. Cette enfant ne cessait de l'étonner et suscitait son admiration. Elle était

certainement d'une intelligence très au-dessus de la moyenne. Et sa mémoire était phénoménale. Il continua sa lecture, non sans avoir d'abord lancé un regard irrité à la servante :

*... et que l'idée commune qui veut que le pauvre régime alimentaire des colons français et leurs habitudes répugnantes en fussent la cause est inexacte puisqu'ils ont trouvé cette maladie dans les résidences les plus propres et chez les familles les plus respectables<sup>1</sup>*

— Bon, je suis bien content, dit le père François en déposant le journal. Les Anglais vont arrêter de dire que les Français sont tous des malpropres et des vicieux.

— Oui, avec des commentaires comme ça, pas étonnant que les lépreux se cachent quand ils sont malades, commenta Charlotte. Personne n'aime être traité en ces termes.

François jeta un regard à l'horloge et dit :

— Je dois te quitter, j'ai un malade à visiter. Il veut les secours de la religion avant de rencontrer Dieu qu'il a trop souvent oublié au cours de sa vie. Mais mieux vaut tard que jamais.

Il sourit de nouveau à Juliette et la dévisagea un moment : « Je n'ai jamais vu une si belle enfant », se dit-il pour la énième fois.

Charlotte se leva et le reconduisit jusqu'à la galerie. Elle le regarda s'éloigner d'un pas allègre.

---

1. *New Brunswick Courier*, 13 avril 1844. Sauf le nom du père Lagardière (en réalité le père François Lafrance), la citation est identique.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**L'Île des exclus - Isa 1**  
Sergine Desjardins



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et  
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON